

Ce Royaume a tout generalement en soi-même, si l'on en excepte tres-peu de chose ; mais il n'en est pas de même des Etats qui lui confinent, ils n'ont ni vin, ni bled, ni sel, ni Chanvre, ni eau de vie, & il faut de toute necessité qu'ils ayent recours à nous pour en avoir. Ce seroit donc profiter fort mal du bien que Dieu nous a fait, si nous le donnions pour des choses dont nous pouvons nous passer facilement. S'il faut que les étrangers ayent de nôtre argent, ce ne doit être que pour ce qui ne vient pas dans le Royaume, comme sont les épiceries qu'il faut aller chercher bien loin, ou les prendre des Hollandois. Pour tout le reste il faut se passer d'eux, & que le luxe ne nous tene pas assez pour faire une faute si prejudiciable à l'Etat.

La rigueur qu'on tient dans la plûpart des grandes Villes de vôtre Royaume, pour recevoir un Marchand est un abus que V. M. a intérêt de corriger ; car il empêche que beaucoup de gens ne se jettent dans le commerce, où ils réussiroient mieux bien souvent que ceux qui y sont. Quelle necessité y a-t-il qu'un homme fasse apprentissage, cela ne sauroit être bon tout au plus que pour les ouvriers, afin qu'ils n'entreprennent pas un métier qu'ils ne savent point ; mais pour les autres pourquoi leur faire perdre leur tems, & pourquoi aussi empêcher que des gens qui en ont quelquefois plus appris dans les pays étrangers qu'il n'en faut pour s'établir, ne le fassent

sent  
d'app  
strie  
sous  
mun  
prene

Je  
Ordo  
tous  
elle n  
mêm  
à l'ay  
on lu  
quan  
avoir  
feroi  
oblig  
feroi  
leur  
bout.

La  
que V  
elle s  
res d  
ges c  
nent  
telle  
faim  
veut  
privi  
soit p  
sorte